NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE CHARLES-LOUIS

CADET GASSICOURT.

19

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE CHARLES-LOUIS

CADET GASSICOURT,

PHARMACIEN,

Membre de l'Académie de Médecine et secrétaire de la section de Pharmacie, membre de la Société de Médecine de Paris, de la Société libre de Pharmacie, de la Société philotecnique, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, des Académies de Madrid, de Turin; de la Société pharmaceutique de Bavière; des Sociétés savantes de Florence, Bruxelles, Strasbourg, Liége, Autun, Lyon, Orléans, etc., etc.

PAR EUSÈBE SALVERTE.

Amicum perdere est damnorum maximum.
(P. SYRI. SENTENT.)

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

1822.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE CHARLES-LOUIS CADET GASSICOURT.

UN homme de bien a cessé de vivre ; sa perte est déplorée par ses parens, par ses amis. Mais de nos jours, il est des hommes qui, dans toutes les classes de la société, trouvent des regrets d'amis et de parens. C'est là même un trait de mœurs qui honore l'âge où nous vivons : il est permis de rendre des hommages publics à la mémoire d'un homme que n'illustraient ni la naissance ni les places éminentes, d'un homme qui ne tenait rien du hasard, de la fortune, ou de l'intrigue ; il est permis, en le pleurant, de dire à tous les amis des lumières et de l'humanité : « Notre deuil est le vôtre ; vous aussi, vous avez perdu un ami ! »

Ah ! qui n'eût souhaité de pouvoir donner le titre d'ami à Cadet Gassicourt ? Ces lignes, que j'écris dans le silence de la retraite et de la douleur, je les prononcerais dans la place publique, que je ne craindrais pas d'être démenti ; et si quelques voix s'élevaient, et me demandaient quels furent ses titres à l'estime, à l'affection, aux regrets de toutes les ames honnêtes, ma réponse serait un simple narré de ses travaux et de sa vie.

Charles-Louis Cadet Gassicourt est né à Paris le 23 janvier 1769, d'un père à qui d'importans travaux dans la chimie et dans la pharmacie avaient acquis une juste célébrité, et que faisaient adorer de sa famille et de tous les infortunés qu'il pouvait découvrir, sa bonté, sa douceur et sa bienfaisance aussi inépuisable qu'exempte d'ostentation.

Charles-Louis Cadet Gassicourt recueillit dignement ce double héritage.

Son enfance fut remarquable, moins encore par les brillantes dispositions qu'il annonçait que par l'attention avide avec laquelle, admis de bonne heure dans la société de son père, il profitait de la conversation de Condorcet, de Buffon, de Bailly, de Lalande, et par la bienveillance que, dans un âge si tendre, il sut inspirer à ces savans illustres. Quand il entra dans le monde, il y porta, sous les rapports de la figure, de la fortune et de l'esprit, des avantages assez marquans pour qu'on lui sache gré de n'avoir point laissé éblouir ses yeux par des succès de jeunesse, ni faner dans le bouton les fruits que son mérite naissant promettait à la société.

Auteur à quinze ans d'un Mémoire sur l'*Histoire naturelle*, auquel Buffon accorda des éloges, son penchant n'était pas équivoque : il l'entraînait vers l'étude des sciences physiques, et surtout de leurs applications utiles. Cadet père désira que son fils suivît la carrière du barreau : il y entra, plein de zèle, et sûr d'y rencontrer plus d'une occasion de

satisfaire le premier besoin de son cœur, le besoin de faire du bien.

Nos contemporains se rappellent comment, en 1788, furent offerts à la bienveillance du public *Annette* et *Lubin*, ces enfans de la nature dont les amours ont fourni à Marmontel le sujet du plus intéressant de ses *Contes moraux*. Chargés de dix enfans, accablés de vieillesse, de misère et de procès, mais toujours tendrement unis, ils virent terminer leurs procès, soulager leur misère, assurer la subsistance de leurs vieux jours, grâce aux soins bienveillans d'un jeune avocat à qui on les avait adressés; cet avocat était Cadet Gassicourt.

Un homme innocent (son seul délit était d'avoir favorisé l'évasion de son frère, accusé et non encore convaincu); un homme innocent languissait depuis plusieurs mois, condamné *aux galères*.... Trop prompts quelquefois dans leur sévérité que ne tempérait point la salutaire institution du jury, les tribunaux alors méritaient rarement le même reproche quand il s'agissait de réparer une erreur. Et combien ne fallait-il point de preuves pour constater l'erreur? On rougit de le dire : on en a souvent demandé bien moins pour prononcer une condamnation. Cadet Gassicourt, en cette occasion, ne connut point de difficultés insurmontables: soins, démarches, travaux, dépenses, rien ne lui coûta.... Il triompha. Le citoyen honnête fut rendu à sa famille, à ses amis, à la société. Oh! combien alors Cadet Gassicourt fut heureux! combien il l'é-

tait, chaque fois que, du fond de la province, son client, digne d'un tel patron, lui écrivait pour lui rappeler de quel abîme il l'avait tiré, pour lui ôter la possibilité d'oublier son propre bienfait!

Cependant, elle éclata cette *Révolution* dont le tableau esquissé et défiguré, tour à tour, par toutes les passions, attend, pour se placer dans la galerie de l'histoire, le pinceau d'une postérité impartiale. Nous étions jeunes alors : aucune expérience raisonnée, aucune réflexion égoïste ne tempérait notre amour ardent de la patrie, notre enthousiaste espoir d'un bel avenir. Après avoir signalé son dévouement civique dans cette première *garde nationale* dont le souvenir ne sera point effacé de nos fastes, Cadet Gassicourt saisit les occasions de signaler un dévouement plus grand encore, dans la carrière que des circonstances nouvelles ouvrirent devant nous. L'émigration et les cris de vengeance qui l'avaient annoncée, les menaces, les insultes et l'invasion de l'étranger, en exaltant au plus haut degré l'indignation et le besoin de la défense commune, avaient jeté la Révolution hors de la route que le patriotisme lui avait d'abord tracée. Des hommes qui couvraient leurs erreurs ou leurs fureurs des mots sacrés de liberté et d'indépendance nationale, ébranlaient la France jusqu'en ses fondemens. Se condamner, pour éviter leurs coups, à l'obscurité de la retraite et de l'inaction, et les laisser, à leur gré, faire de la vie de leurs concitoyens la monnaie du jeu terrible où ils jouaient, contre l'espoir d'un

pouvoir éphémère, leur propre existence, telle fut, il faut l'avouer, la ressource du plus grand nombre des Français. Résister en face, disputer aux bourreaux leurs victimes, sans s'émouvoir du danger présent, sans s'inquiéter si, quelque jour, un parti ingrat ne vous confondrait pas avec les bourreaux, parce que vous vous seriez trouvé avec eux sur les mêmes champs de bataille; après un premier triomphe, et malgré les injustices du parti ingrat, persister, et combattre encore des adversaires qui, se proclamant les libérateurs de la patrie, ne pouvaient, nouveaux *Antées*, être renversés et en toucher le sol, sans reprendre de nouvelles forces: tel fut le parti qu'embrassa Cadet Gassicourt. En 1792, il parvint à arracher des prisons un frère aîné de son père (1), la veille même des *massacres de septembre*. L'année suivante, il fit casser le jugement inique qui condamnait un brave militaire à une peine infamante. Appelé comme témoin devant le tribunal révolutionnaire, il déposa, à la décharge de l'accusé (2), avec tant de force, que les spectateurs s'étonnèrent de ne point voir un mandat d'arrêt et une mise en jugement punir à l'instant même un trait si rare de loyauté. Par son influence courageuse, il parvint, dans le quartier qu'il habitait (3), à contrebalancer quelque temps

(1) M. Cadet de Chambine.

(2) M. Poujaud de Montjourdain.

(3) La section du Mont-Blanc.

la prépondérance meurtrière des agens *de la terreur;* et après le *neuf thermidor*, il contribua puissamment à y mettre un terme. Avec la même énergie, il se montra dans l'arêne aux époques où, pour ressaisir le pouvoir et venger leurs défaites, les mêmes hommes reparurent, ayant pour auxiliaires la famine, la misère des ouvriers forcément oisifs, et tous les maux qu'entraîne à sa suite la profusion du papier monnaie.

Au milieu des troubles, d'une nature bien différente, qui signalèrent les derniers temps de la Convention nationale, Cadet Gassicourt discernait, dans la plupart des esprits, plus d'exaltation aveugle et d'irritation que d'intention réfléchie : les causes premières du mouvement lui échappaient, et l'histoire ne les a pas encore nettement éclaircies. Appelé cependant, par les citoyens de la *section du Mont-Blanc*, au poste d'honneur, alors environné de périls, il n'hésita point à l'accepter. Le *douze Vendémiaire*, par sa résistance calme à des mesures violentes sans but connu, sans résultat possible, il contint long-temps des hommes égarés qui, pour arracher son assentiment, dirigeaient leurs baïonnettes sur sa poitrine. Dans la nuit orageuse du *treize*, il s'occupa spécialement de maintenir la sûreté publique et de pourvoir aux approvisionnemens du lendemain; alors qu'aux termes d'une loi formelle, il ne pouvait donner une signature en qualité de président de section, sans signer son arrêt de mort.

Condamné par contumace, et forcé de fuir, il porta dans la retraite, avec son noble caractère, son heureuse vocation. Des ennemis qui se seraient acharnés à sa perte ne l'auraient point cherché, je pense, au fond du Berry, dans une vaste usine où, appliquant à la pratique toutes les connaissances qu'il tenait de la théorie, il cherchait à diminuer la fatigue des ouvriers et à perfectionner les procédés des arts. Là encore, il eut le bonheur d'apaiser un mouvement séditieux auquel la difficulté de se procurer du pain avait entraîné un grand nombre de forgerons.

Dès qu'il lui fut possible de purger sa contumace, il vint rendre à la chose publique la coopération d'un habile publiciste et d'un bon citoyen. Entre les nombreux écrits politiques que cette époque vit éclore, on distingua la *Théorie des Élections* (1) : Cadet Gassicourt a su y rassembler, dans un petit nombre de pages, toutes les idées dont se doit pénétrer, sous une constitution représentative, l'homme appelé à élire les mandataires de la nation. Investi de cette fonction importante, en 1797, sa conduite prouva qu'il savait pratiquer les devoirs qu'il imposait aux autres : éloge qui devrait convenir à tous les écrivains, et qui, malheureusement, n'est pas toujours applicable au plus grand nombre ; c'est que, pour le mériter, il ne faut écouter aucun intérêt privé, aucune ambition personnelle. Tel était

(1) Brochure in-12. Paris, 1797.

Cadet Gassicourt; tel le trouva l'importante révolution du *dix-huit brumaire* an VIII. Il applaudit, comme tous les bons citoyens, à la disparition d'un gouvernement déjà dissous, de fait, par les conséquences de ses propres fautes : mais, en même temps, il énonça, dans un *Cahier de réformes*, ce que tous les bons citoyens auraient voulu voir succéder au régime directorial.

Le plus piquant de ses écrits politiques parut en 1797 : il avait pour but de déterminer l'influence qu'ont exercée, sur les événemens de notre révolution, les *sociétés maçonniques*, grâce à l'avantage dont elles jouissaient de former des *sociétés secrètes*, de correspondre entre elles à la faveur d'emblèmes et de mots de convention, et de se concerter pour agir puissamment quand on ne les croyait occupées que de divertissemens ou de vaines cérémonies. Le *Tombeau de Jacques Molay* fut lu avec avidité : en France et en Allemagne, on essaya d'y répondre, quelquefois même par des invectives, au défaut de raisonnemens péremptoires. Doué de plus de justesse que n'en montraient ses adversaires, l'auteur lui-même reconnut qu'entraîné par le sentiment du présent, il avait exagéré l'influence de quelques contemporains; qu'il avait trop peu fait sentir le principe général dont dépend toute influence pareille, le principe de force propre aux *sociétés secrètes*, et conséquent de leur organisation et de leur position relativement à la société générale. On lui demandait une nouvelle édition du

Tombeau de Jacques Molay : il traça une *Histoire des Sociétés secrètes*; il ne l'a point publiée, craignant toujours de n'avoir pas saisi dans son entier ce vaste et important sujet.

Ce serait peut-être ici le lieu de rappeler, avec quelques détails, les travaux littéraires de Cadet Gassicourt; beaucoup d'opuscules, en vers et en prose, remplis d'esprit et de facilité; le *Souper de Molière*, l'un des premiers et des plus piquans de ces nombreux ouvrages dramatiques, où l'on a mis en scène les grands hommes et les hommes célèbres des siècles de Louis XIV et de Louis XV; le *Voyage en Normandie*, où se joint, à une imitation gracieuse de Chapelle et de Bachaumont, un esprit observateur dont ces deux écrivains ne se sont point piqués; un *Essai sur la Vie privée de Mirabeau*, notice pleine d'intérêt, et que tous les lecteurs retrouvent avec plaisir à la tête des *OEuvres complètes* de cet éloquent publiciste; *Saint-Geran*, plaisanterie fine autant que juste, où la langue et le goût furent vengés du néologisme et de l'affectation qui menaçaient de ramener les ténèbres dans notre philosophie et la barbarie dans notre littérature.

Mais Cadet Gassicourt lui-même n'attachait ni ses affections ni l'espoir de sa renommée à des productions qu'il ne considérait que comme des délassemens. Se rendre utile par ses talens comme par ses vertus, tel était le but où il aspirait. Il ne le pouvait plus atteindre dans la lice politique;

la forme et la marche du gouvernement lui en interdisaient l'espoir. Au même moment, un malheur, le plus cruel de toute sa vie, le fit rentrer dans la carrière des sciences; il perdit presque soudainement son meilleur ami, son père.

Puis-je oublier qu'alors accablé d'une douleur trop juste, il m'invita à le remplacer, et à rendre un dernier hommage aux mânes de son père? Inspiré par lui, je m'efforçai de peindre l'homme (1) bon, le savant laborieux et modeste, le digne membre d'une famille qui, dans les carrières des sciences, de l'administration, de l'industrie et des armes, a fourni tant d'hommes recommandables et utiles à la patrie.... Alors, ô mon ami! j'étais loin de prévoir qu'à toi aussi, je devrais, vingt-deux ans plus tard, rendre ce triste office et pleurer avec ton fils sur la tombe de son père.

Cadet Gassicourt avait jusqu'alors cultivé les sciences par goût; il s'y livra par état, décidé à succéder vraiment à son père, et à prendre, dans la pharmacie, la place que cet homme respectable y avait occupée.

Son espoir ne fut pas déçu. Après une réception, que rendit brillante la manière dont il soutint les examens dont elle devait être le prix, Cadet Gassicourt conquit rapidement l'estime des pharmaciens ses confrères et la confiance du pu-

(1) *Notice sur la vie et les ouvrages de Louis-Claude Cadet*, etc.; in-8°. Paris, an VIII.

blic. Ses travaux ont prouvé à quel point il méritait l'une et l'autre.

Quiconque a vécu à la campagne, sait combien souvent s'y présente l'occasion, disons mieux, la nécessité de soulager une personne souffrante, malade, ou blessée, pendant l'intervalle que les distances, la saison, les circonstances, mettent forcément entre un accident et la possibilité d'obtenir les secours réguliers de la médecine. Pour seconder le zèle charitable des propriétaires, des magistrats, des curés, Cadet père avait publié, sous le titre de *Pharmacie domestique*, la liste des médicamens dont peut user cette médecine provisoire. Cadet Gassicourt a donné, de l'ouvrage de son père, plusieurs éditions perfectionnées, et y a joint une instruction détaillée sur l'administration des *secours d'urgence*. Mais, en même temps, il rappelle avec force que leur emploi n'est légitime que dans les cas d'absolue nécessité; et qu'il devient dangereux et coupable dès qu'on peut attendre les avis d'un médecin.

Les accidens qui nous forcent à implorer les secours de la médecine se compliquent dans des variétés si nombreuses, qu'il a fallu modifier de mille manières les médicamens destinés à les combattre. Les *formules* qui en contiennent la prescription, et dont se compose la langue que le médecin parle au pharmacien, les *formules* se sont donc multipliées au point que la mémoire la plus docile est loin de pouvoir retenir toutes celles qui

jouissent d'une certaine réputation. Entre les formules *magistrales*, dont une longue pratique de la pharmacie lui avait fait connaître la valeur, Cadet Gassicourt se proposa de choisir les plus importantes, et de les offrir aux praticiens, réunies dans un ordre qui en rendît l'usage commode et facile : il publia le *Formulaire magistral*, dont quatre éditions ont constaté le succès.

Dans la préface, Cadet Gassicourt examine s'il n'existe point un juste milieu entre la *Polypharmacie* excessive des anciens, et la simplicité extrême que quelques modernes ont voulu y substituer. Les uns croyaient ne pouvoir faire entrer trop de drogues dans un médicament; et assignant à chacune une fonction spéciale, ils en faisaient, s'il est permis de le dire, comme autant de lettres qui devaient aller à des adresses différentes. Les autres affirment qu'on ne peut bien connaître l'effet des médicamens qu'en ordonnant les plus simples possibles.... Mais, répond Cadet Gassicourt, et les substances que l'art de guérir emprunte au règne végétal, et les sels même les plus simples sont des corps très-composés. Entre les *élémens* auxquels nous les réduisons (et qui probablement ne méritent pas tous ce titre), oserons-nous distribuer les propriétés et partager l'action d'un médicament? N'est-il pas certain qu'en pharmacie, comme en chimie, les composés ont des propriétés différentes de celles de leurs composans, et souvent telles qu'on ne peut en rencontrer d'analogues

dans aucun des corps supposés simples. C'est à l'expérience à reconnaître ces propriétés ; c'est à la science à en déterminer l'emploi. Ici commence la tâche du médecin ; ici Cadet Gassicourt s'arrête. Plus l'étude et la pratique de la pharmacie l'avaient initié profondément dans la science de la matière médicale, plus il sentait et il se plaisait à professer hautement qu'il n'appartient qu'au médecin d'appliquer cette science à la thérapeutique. Cet aveu termine la préface du *Formulaire magistral*, qui n'a paru, d'ailleurs, qu'enrichi de *notes* par un savant médecin (1). Une telle précaution, un aveu si positif, et l'avertissement analogue, plusieurs fois répété dans la *Pharmacie domestique*, paraîtraient-ils encore insuffisans aux esprits vivement frappés de l'abus que pourront faire des notions élémentaires puisées dans ces deux ouvrages, l'imprudence et l'avidité? Avec un médecin justement estimé (2), nous répondrons que, depuis long-temps et dans tous les pays, il existe des livres de pharmacie écrits en langue vulgaire, sans qu'aucun effet désastreux en ait signalé le danger ; que les Grecs écrivaient en grec sur la médecine, et les Latins en latin.... Nous répondrons aussi par un fait : le désir de guérir est si impérieux, que là où n'existent point des notions

(1) M. Pariset.

(2) M. J.-J. Virey. Voyez le *Journal de pharmacie*, n° de *novembre* 1821, pag. 536-538.

élémentaires de médecine, l'usage en est remplacé par les secrets des empyriques et les remèdes de *bonne femme;* supprimez ces secrets et ces remèdes, la crédulité y substituera des amulettes et des sortiléges.

Cadet Gassicourt était un des rédacteurs du *Bulletin de pharmacie* (1) : indépendamment de ses travaux personnels, il y insérait régulièrement, sous le titre de *Nouvelles des sciences*, des articles où il rendait compte, avec autant de clarté que de simplicité, des faits, des observations, des découvertes qui intéressaient la pharmacie.

Il a fourni aussi de nombreux Mémoires aux *Annales de chimie*. L'une des thèses qu'il a soutenues en 1812 pour obtenir le grade de docteur ès sciences, traite de l'*Extinction de la chaux*, et présente des faits nouveaux et importans. Telle est la propriété dont jouit l'alcohol mêlé à l'eau, de retarder l'extinction de la chaux et le développement de la chaleur qui l'accompagne; propriété si régulière dans son action, qu'en graduant les proportions d'alcohol, on peut fixer rigoureusement le moment où la chaleur de la chaux enflammera un morceau de phosphore.

Mais, dès 1803, Cadet Gassicourt avait publié un ouvrage d'une plus haute importance. Depuis vingt ans, le renversement des nouvelles théories

(1) Ce Recueil périodique, commencé en 1809, porte depuis 1815 le titre de *Journal de pharmacie*.

avait fait perdre au *Dictionnaire* de Macquer, non son mérite, mais son utilité; la chimie réclamait un nouveau *Dictionnaire;* Cadet Gassicourt entreprit de remplir ce vide. Son ouvrage, qu'un *ordre de lecture* indiqué en tête du premier volume transforme en un cours élémentaire, a généralement facilité aux jeunes chimistes l'étude de la science; et un grand nombre d'articles capitaux peuvent encore être cités comme des modèles : mais il est à regretter que des circonstances indépendantes de la volonté de l'auteur, l'aient empêché d'en publier une seconde édition, depuis que des découvertes immenses ont une fois encore changé la face de la chimie!

Du moins il ne fut point étranger à ces brillans progrès, ni à l'avenir plus brillant encore qui doit les suivre, lorsqu'un nouveau Lavoisier paraîtra, et, complétant la théorie devenue insuffisante, réunira, par une chaîne non interrompue, aux bases de la science, ses conquêtes présentes et les conquêtes chaque jour plus prochaines, que tout semble lui présager. Cadet Gassicourt nous fait entrevoir cette glorieuse époque dans une *introduction* qui sert de frontispice à son *Dictionnaire*, et où il se montre comme écrivain, comme savant, comme philosophe, un digne disciple des grands maîtres dont s'honore la France. Après avoir esquissé, à grands traits, l'histoire de la science, et présenté dans des aperçus rapides, mais toujours nets, justes, et habilement liés, les faits généraux

qui lui servent de base, et les procédés qu'elle emploie pour les saisir d'abord, puis pour les suivre dans toutes leurs conséquences; après avoir rappelé les moyens d'action et de perfectionnement dont ses applications enrichissent les arts utiles et agréables : il s'attache à montrer comment une nouvelle *nomenclature* a introduit dans la science une méthode logique des principes de laquelle il n'est plus permis de dévier; comment leur exactitude rigoureuse a servi dès l'origine, et servira toujours à dévoiler les côtés faibles de la théorie, à indiquer les doutes qu'il faut éclaircir, et les faits encore ignorés qu'il importe d'arracher au secret de la nature. Belle et évidente application de ce qu'avait dit en général un philosophe; qu'une langue bien faite renfermerait en soi la meilleure logique, et forcerait les hommes à raisonner toujours juste!

Des conséquences de cette heureuse innovation et du zèle qui, dans toute l'Europe, enflamme les amis de la science, Cadet Gassicourt induit l'espoir de progrès presque illimités; il indique les chemins qui conduiront aux plus grandes découvertes; il devance le jour dont nous voyons luire l'aurore, le jour où la chimie ne fera qu'un avec la physique dont notre insuffisance l'avait séparée. Il s'élève plus haut encore; il réunit, par la pensée, l'étude de la chimic à celle de toutes les autres sciences, et nous fait deviner quelle lumière immense éclairerait le génie assez puissant

pour réunir dans une science unique la nature entière.

La même élévation de vues se retrouve dans une *Thèse sur l'Étude simultanée des sciences.* « Les » sciences naturelles n'ont point de limites ; leurs » divisions sont conventionnelles, arbitraires, hy- » pothétiques » (1). En partant de ce principe, Cadet Gassicourt établit que l'on ne possède vraiment une des sciences physiques, que l'on ne peut travailler utilement à la perfectionner, qu'autant qu'on a rapproché de ses principes et de ses applications, la *Philosophie* (2) de toutes les autres sciences. C'est là une idée qui, à force d'être grande, peut paraître chimérique ; mais qu'on ne s'y trompe pas : tel est le progrès des lumières, que ce principe deviendra un jour, et bientôt peut-être, la base de toute éducation libérale. A ceux qu'il effrayerait, je dirai, avec Cadet Gassicourt, que « plus une science est riche, plus il est facile » de s'élever à sa hauteur » (3), parce que ses méthodes se perfectionnent avec elle, parce qu'il est plus difficile de retenir cent observations isolées que mille phénomènes enchaînés les uns aux autres par un principe général ; je dirai avec lui que « plus

(1) *De l'Étude simultanée des sciences*, etc., p. 5.

(2) « *La philosophie d'une science est* la série des principes » que l'on peut déduire des faits bien observés, des phéno- » mènes qui se reproduisent constamment et identiquement » dans les mêmes circonstances. » (*Ibid.*, p. 7.)

(3) *Ibid.*, page 8.

» on a vu, plus on a appris à bien voir (1), plus on » s'est perfectionné dans l'art de l'observation base » de toutes les sciences physiques; » avec lui (2), je citerai des exemples bien rassurans, les succès de l'instruction simultanée dans l'école polytechnique et dans l'école normale; et j'ajouterai ce que sa modestie lui laissait ignorer, que Cadet Gassicourt tenait de son expérience personnelle, le droit de croire à la possibilité de l'instruction simultanée, et d'en faire déjà apprécier les brillans résultats.

Il est, en effet, peu de branches des connaissances humaines qu'il n'ait abordées, en prouvant, par l'étendue et la lucidité de ses aperçus, combien on a d'avantage pour en traiter une avec succès quand on n'est étranger à aucune autre. Dans les *Lettres sur Londres et les Anglais* (3), remarquables par une impartialité que les Anglais n'ont jamais connue en parlant de la France, et que les Français, en parlant de l'Angleterre, seraient excusables de ne pas conserver toujours; dans la relation d'un *Voyage en Autriche pendant la campagne de* 1809, l'élégance du style, l'agrément de la narration, attestent le talent du littérateur: mais un autre mérite s'y joint, celui de l'observateur exercé, et dont les regards se fixent avec la même netteté sur les détails qui intéressent la statistique,

(1) *De l'Étude simultanée des sciences*, etc., page 11.
(2) *Ibid.*, page 19.
(3) Voyez l'*Esprit des journaux*, *juillet* 1817, p. 193-250.

les sciences et les arts, sur les mœurs et les usages, sur les grands événemens historiques, et sur les anecdotes qui donnent quelquefois la clef de l'histoire.

Au *Voyage en Autriche* se rattache un souvenir précieux pour Cadet Gassicourt, quoiqu'il ne l'ait rappelé que d'une manière fugitive : employé comme pharmacien dans la maison militaire de Napoléon, il eut l'honneur de concourir avec les chirurgiens français au pansement des blessés sur le champ de bataille ; il se croyait à ses fonctions partout où il pouvait se rendre utile à ses semblables.

Après avoir vu se développer sous ses yeux les combinaisons multipliées dont se compose l'art de la guerre, pouvait-il ne pas se rappeler quels emprunts importans cet art doit faire aux sciences physiques ? Pouvait-il ne pas chercher, sous ce rapport, à offrir à la patrie le tribut de ses lumières ? C'est dans cette vue qu'il fabriqua, pour l'artillerie, des *baguettes* destinées à remplacer les lances à feu ; invention dont des expériences faites en grand ont constaté l'utilité.

De toutes les guerres la plus juste est celle que soutient un peuple pour maintenir son indépendance ; et souvent c'est de toutes la plus malheureuse : quelques légions de troupes régulières suffisent pour disperser ou contenir une population désarmée. Donnez des armes à son courage, des moyens d'agir à son énergie : la supériorité natu-

relle et légitime ne tardera pas à se rétablir, et l'oppresseur à se retirer. Cadet Gassicourt examina quelles ressources, en ce genre, pouvaient offrir les sciences; il a publié le fruit de ses recherches(1)... L'expérience, seul juge définitif, n'a point prononcé sur la valeur des procédés qu'il proposait. Puisse-t-elle n'avoir jamais à porter son arrêt! Puisse notre territoire rester à jamais à l'abri du fléau des invasions! Mais si le fléau se renouvelait, si l'étranger menaçait le sol de la patrie, puissent tous les hommes instruits imiter Cadet Gassicourt, et s'empresser à l'envi, dans cette *guerre nationale*, d'offrir à leurs concitoyens *des moyens de résistance et de destruction!*

Les arts pacifiques empruntent aux sciences des applications bien plus nombreuses, et dont les résultats offrent une perspective plus consolante. Cadet Gassicourt a concouru, en 1809, à la rédaction du nouveau *Cours complet d'agriculture*. Dans un mémoire précieux par la clarté des explications et la simplicité des procédés, il a facilité aux agriculteurs l'*Analyse des terres arables*, qui seule peut les conduire à déterminer avec certitude quel genre de culture et quels produits conviennent le mieux à chaque sol. De nombreux mémoires sur les *colles fortes*, sur les *propriétés de la gélatine*

(1) *Sur les moyens de destruction et de résistance que les sciences physiques pourraient offrir dans une guerre nationale*, etc. (in-8°.)

tannée, sur l'*art du vinaigrier*, sur la *coloration des bois indigènes*, sur la *fabrication du blanc de krems*, etc., etc., n'offrent que la moindre partie des recherches qu'il avait consacrées au perfectionnement des arts industriels. Depuis quinze ans, il amassait et disposait, dans un ordre méthodique, les matériaux d'un *Manuel pratique des arts chimiques*. Après avoir comparé les progrès immenses des sciences physiques aux progrès trop inférieurs de l'industrie, il se proposait d'amener ceux-ci à l'état d'une brillante égalité : il s'efforçait, pour y parvenir, d'étendre le plus loin possible les applications de la science aux arts, et surtout de mettre à la portée des manufacturiers, des fabricans, des ouvriers même, les notions et les procédés qu'exigent ces applications.

Rendre ainsi populaires les richesses scientifiques dont les arts doivent s'emparer, et faire qu'en ce genre, tous sachent ce que chacun sait, ce n'est point un but qu'un livre, quelque bien fait qu'il soit, puisse rapidement atteindre. Cadet Gassicourt chercha une voie qui y conduisît plus vite et plus sûrement. Il crut la trouver dans la formation d'un *Institut nomade* (1), dont les membres, réunissant la connaissance des arts à celle des sciences, parcourraient la France à des époques sagement combinées : toujours attentifs à rattacher la théorie à la pratique dans ce qui est fait et dans ce qui reste

(1) *Projet d'institut nomade*, in-8°. 1820.

à faire, ils observeraient partout les progrès et les besoins de l'industrie locale; habiles à reconnaître les produits et les procédés perfectionnés que chaque département, chaque canton peut emprunter à un autre, ils appelleraient l'attention du gouvernement sur les résultats de leurs recherches, et, forts de son concours, ils travailleraient eux-mêmes à faire naître et prospérer ce commerce d'échange où toutes les parties auraient également à gagner. Pénétré des avantages qu'un tel projet présente, Cadet Gassicourt a toujours regretté qu'on n'en ait point, par quelques tentatives, essayé l'exécution. Il se consolait du moins, en concourant aux succès toujours croissans d'une institution qui, par d'autres chemins, tend au même but : la *Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, dont il était membre depuis vingt ans, a inséré, dans son *Bulletin*, un grand nombre de *notices*, de *mémoires* et de *rapports*, qui déposent du zèle de Cadet Gassicourt non moins que de la variété et de l'étendue de ses connaissances.

Cadet Gassicourt a prononcé devant la Société libre de pharmacie les éloges de Parmentier, de Baumé et de Curaudau; il a fait entendre, dans d'autres réunions, ceux de Lalande et de Deparcieux : il était digne d'apprécier des hommes qui, dans des genres si différens, ont rendu tant de services aux sciences; il était digne de les louer, car il les imitait.

Des travaux si nombreux sembleraient suffire

pour remplir la vie d'un homme, surtout si l'on y joint une coopération active au monument le plus important que notre âge ait élevé à l'art de guérir. Dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, Cadet Gassicourt a rédigé un grand nombre d'articles de matière médicale et de pharmacie. On a surtout remarqué les articles : *charlatan*, *fard*, *cosmétique*, *honoraires*; ils ont été lus avec plaisir, même par les personnes étrangères à la science.

Aucune occupation, néanmoins, ne lui fit perdre de vue les devoirs de citoyen. Dès que la liberté de la presse lui permit de rentrer dans la carrière, il y reparut avec d'autant plus d'avantage que sa position et son désintéressement ne permettaient pas de lui supposer une ambition personnelle. Les *élections*, qu'il regardait si justement comme l'*ame* des gouvernemens représentatifs, lui inspirèrent plusieurs écrits dont les applications appartiennent aux circonstances, et les principes sont de tous les temps. La garde nationale qui, en 1789, fut non pas inventée, mais renouvelée après une interruption de moins de trente lustres, la garde nationale fixa à deux reprises son attention : les abus qu'il crut y apercevoir furent attaqués dans les *confidences de l'hôtel de Bazancourt*; plaisanterie très-modérée, à laquelle on répondit, dans les journaux, avec assez de violence pour faire soupçonner que les critiques n'étaient pas dénuées de fondement. D'un ton plus grave, dans *les quatre âges de la garde nationale*, Cadet Gassicourt traça

l'histoire de cette précieuse institution, et indiqua les moyens de concilier, dans son organisation, la plus grande utilité publique, et le plus grand respect pour la liberté des particuliers.

N'ai-je point acquitté ma promesse, et signalé aux regrets des hommes de bien, l'homme occupé dans tous les momens de sa vie, de rendre utiles à ses semblables ses talens et ses connaissances? Et, toutefois, je n'ai point parlé encore des travaux sur lesquels, pendant dix-neuf années, Cadet Gassicourt a dirigé, avec le plus de complaisance, son zèle et son activité.

Du spectacle des besoins, des plaisirs, des travaux, des consommations de tout genre que présente la capitale de la France, si l'on passe au calcul de la population qui s'y accumule dans une enceinte resserrée, on est effrayé de la variété des soins que son immensité prescrit à l'administration. Dans l'idée que l'on s'en fait, idée nécessairement incomplète, la salubrité publique tient sans doute une place, mais bien moindre, à coup sûr, que celle qu'elle doit occuper en réalité. Sous ce rapport, la civilisation, dans le XVIII[e] siècle, avait fait des pas importans : mais ses progrès aujourd'hui sont infiniment plus considérables; ils s'étendent à tout; et si l'on n'est pas encore arrivé à la perfection, j'ose du moins affirmer que le *conseil de salubrité*, établi près de la préfecture de police de Paris, peut être offert comme un modèle aux administrateurs de tous les pays.

En 1802, Cadet Gassicourt eut le bonheur de faire adopter par M. Dubois, préfet de police, le plan qu'il avait tracé pour la création et l'organisation de ce *conseil*. Il en fut nommé *secrétaire rapporteur*. Indiquer tous les travaux auxquels, à ce titre, il prit part, ce serait se jeter dans des détails aussi nombreux et aussi variés que les actes même de cette autorité bienfaisante (1). Personnellement, il y a fait, chaque année, un grand nombre de *rapports;* travaux obscurs, qui laissent peu de traces, parce qu'ils se bornent souvent à prévenir un mal éloigné : travaux bien chers à son cœur; car empêcher du mal est souvent faire beaucoup de bien. Aussi cherchait-il sans cesse à en étendre la sphère. En 1804, il avait obtenu, pour un ami, la permission de visiter les prisons de Paris; il l'y accompagna, et, de concert avec lui, il rédigea toutes les observations, toutes les vues d'amélioration qu'ils avaient recueillies dans cette visite; en mettant ce travail sous les yeux du magistrat, il n'eut pas de peine à faire ordonner que des membres du conseil de salubrité visiteraient les prisons au moins une fois par trimestre, afin de s'assurer de la salubrité des logemens et des travaux, de la bonne qualité des vêtemens, et de la nourriture; afin de veiller sur l'existence entière de ces hommes qui, pour être sous le coup

---

(1) La *Revue encyclopédique*, n° d'*août* 1821, contient une notice sur le *conseil de salubrité*.

de la loi, n'en ont que plus de droit à la protection de la loi.... Ils ne peuvent plus se protéger eux-mêmes !

Des fléaux qui menacent la salubrité, le charlatanisme est l'un des plus pernicieux, et, si l'on en croit l'expérience, celui dont il est le plus difficile de triompher. Sur ce point, l'intérêt public est évident, le langage de la loi positif, les moyens de répression nombreux et énergiques : il ne devrait donc pas exister de ces distributeurs de remèdes secrets, de ces *guérisseurs* sans instruction et sans titre, qui se font un jeu et un revenu de la vie du malade et de sa crédulité ; il s'en rencontre beaucoup cependant.... Le bon citoyen doit les combattre, les dévoiler aux yeux de leurs victimes, les dénoncer au public et à l'autorité. Doué d'un caractère éminemment vrai, Cadet Gassicourt, plus que tout autre peut-être, était appelé à cette lutte honorable. Par une singularité remarquable, elle avait signalé son début au barreau. Dans le premier procès qu'il plaida, il sut démasquer un charlatan (1) qui, après avoir soumis à l'examen de Cadet père un *élixir* innocent, s'autorisait de son approbation pour débiter le même remède chargé de sublimé corrosif. Cadet Gassicourt, membre du Conseil de salubrité, se crut plus obligé que jamais à pour-

---

(1) Ce charlatan, nommé *Dacher*, s'enfuit après sa condamnation, et laissa sans ressource sa femme et ses enfans. Cadet père vint à leur secours.

suivre les charlatans, les empiriques et leurs *arcanes* trompeurs ou homicides. Ni la perspective des embarras, des désagrémens, des chagrins qu'il se préparait, ni la crainte de se faire des ennemis dangereux (car les pervers trouvent toujours le moyen de nuire), ne furent capables de l'arrêter. Il dédaigna de même les conseils d'une prudence qui, alors qu'il remplissait son devoir, lui semblait pusillanime, quoique l'événement pût la justifier. L'événement, en effet, ne répondit pas toujours à ses espérances. Nous ne devons point discuter les circonstances qui trompèrent le zèle de Cadet Gassicourt, et ne l'abattirent jamais. Avec plus de satisfaction, nous tournerons nos regards vers les succès que lui assura une inspiration non moins légitime, mais plus heureuse : il est vrai qu'ici les succès ne dépendaient que de lui.

Un esprit tel que le sien n'avait pu suivre dans ses nombreuses ramifications la police sanitaire d'une grande ville, sans éprouver le besoin de transformer en principes raisonnés et de léguer à l'avenir l'expérience du présent. Chaque année, le Conseil de salubrité publie un Tableau du nombre des décès qui ont eu lieu dans la capitale, en y joignant l'indication de leurs causes : les recherches que nécessite la formation d'un pareil tableau, et les connaissances acquises par de fréquentes visites dans les manufactures, les fabriques et les ateliers, donnèrent d'abord à Cadet Gassicourt l'idée d'une *Statistique physiologique et morale*, où seraient indi-

quées les maladies propres à chaque profession, et aussi les vices, les défauts, les qualités, les vertus qui semblent s'y rencontrer plus spécialement. Ce travail, dont un extrait a paru (1), et dont les résultats ne s'accordent pas toujours avec les opinions reçues, offre à l'homme d'État et au philosophe un résumé précieux d'expériences longues et habituelles; et dans la science morale, comme dans les sciences physiques, les expériences valent mieux que les systèmes.

Ce n'était là qu'un chapitre du *Traité de salubrité publique et de police administrative* où Cadet Gassicourt se proposait de consigner les fruits de dix-neuf années d'observations et d'expériences, et de présenter, classés méthodiquement, les principes, les détails et les résultats de la police de la salubrité publique. Il s'est livré à ce travail avec une activité que la maladie même n'a suspendue que quand l'excès de la souffrance lui a fait tomber la plume des mains. Nous l'avons vu, lorsqu'une amélioration momentanée dans son état fit renaître nos espérances, se flatter que le lendemain il pourrait reprendre ses travaux, et hâter la publication de ce Traité, l'objet de toutes ses affections. Hélas! dès le lendemain, des souffrances plus cruelles et une faiblesse toujours croissante vinrent détruire notre espoir et ses projets, et pour toujours!... Le 21 novembre 1821, il a cessé de vivre.

(1) *Mémoires de la société médicale d'émulation*, huitième année, première partie, pages 160-174.

La société, les sciences, les lettres, l'ont perdu dans l'âge où les facultés intellectuelles ont acquis leur plus grande énergie ; où l'ame déploie toute sa force, sans craindre ni les écarts de la témérité ni l'aveuglement opiniâtre de l'inexpérience ; où la bonté, éclairée par la raison, opère plus de bien véritable ; où les affections, et même les qualités aimables et les agrémens de société, acquièrent plus de prix : ils ne naissent plus du charme ou de l'entraînement de la jeunesse, mais de la volonté, du jugement et de la réflexion.

L'amabilité qui a sa source dans le cœur, le charme de la conversation qui tient à la bienveillance et à la franchise autant qu'à la grâce et au piquant de l'esprit, les affections vraies qui deviennent une partie de l'existence, la bonté profonde qui ne permet de vivre que pour servir ses semblables, la noblesse du caractère, la lucidité du jugement, l'étendue, le brillant et la facile activité de la pensée : en rappelant ces dons heureux, j'ai tracé le portrait de Cadet Gassicourt.

Un grand nombre de sociétés nationales et étrangères, en s'associant Cadet Gassicourt, ont rendu justice à ses connaissances et à ses talens. L'Académie de médecine, à l'instant de sa formation, venait de le nommer secrétaire de la classe de pharmacie.

Il fut, en 1785, un des fondateurs du *Lycée de Paris*, qui, sous ce nom et sous celui d'*Athénée*, a résisté heureusement aux orages révolutionnaires

et aux capricieuses prédilections de la mode, et, depuis trente-sept ans, n'a cessé d'offrir un brillant asile aux amis des sciences, de la philosophie et de la littérature.

A son entrée au barreau, Cadet Gassicourt était devenu membre de la *Société de bienfaisance judiciaire*, qui se proposait pour but de soustraire les pauvres au fléau de la chicane, en soutenant gratuitement leurs réclamations quand elles étaient fondées, et en les éclairant sur le danger de poursuivre des contestations injustes.

Toutes les réunions, toutes les souscriptions, qui avaient pour but véritable de faire du bien, de propager les lumières, comptèrent Cadet Gassicourt au nombre de leurs membres; et il ne crut jamais que l'argent suffît pour acquitter sa contribution, quand sa coopération active pouvait servir à leur efficacité.

Les bienfaits qu'il répandait en secret ne furent pas moins nombreux. Combien de fois il y a joint des avis, des notes, des documens qui ont préparé les succès de l'artiste ou de l'homme de lettres! Combien de fois les heures qu'il projetait de consacrer à l'étude ou à la composition, ont été dérobées à cet emploi par des hommes avides de ses conseils! L'aménité de son accueil, la bienveillance de son attention, la clarté, la solidité, et l'étendue de ses réponses ne laissaient point soupçonner que ses momens avaient eu d'abord une autre destination. Et, en effet, il les trouvait encore remplis conformément au vœu de

son cœur : il s'était rendu utile à ses concitoyens ; il avait concouru au progrès des arts, des lumières, des bonnes institutions.

Un tel homme devait jouir de l'estime générale.... Malgré les rivalités d'intérêt et de gloire, malgré les oppositions d'opinion, j'ose dire que, parmi ceux qui l'ont connu, il n'est point un seul homme estimable qui ne s'honorât d'estimer Cadet Gassicourt.

Un tel homme dut posséder des amis véritables... Cadet Gassicourt n'avait perdu aucun des amis qui s'étaient attachés à lui dès son enfance. Il en a acquis à toutes les périodes de sa vie. Les nommer tous serait impossible : mais comment passer sous silence l'homme qui, pendant trente-huit ans, fut lié avec lui d'une amitié aussi tendre, aussi constante que réciproque, M. le lieutenant-général Thiébault ? M. Thiébault m'a raconté souvent qu'en 1793, arrêté comme complice de la défection de Dumouriez, traîné devant le comité de *sûreté générale*, où l'on devait prononcer sur son sort dans le jour même, il ne dut son salut qu'aux démarches de Cadet Gassicourt, qui employa sans relâche des momens si précieux et si courts à solliciter et à faire solliciter puissamment les personnes de qui dépendait une décision favorable.... Cadet Gassicourt ne m'en a jamais parlé.

Et moi aussi, pendant vingt-six ans, l'amitié m'unit à lui : pendant le reste de ma vie, mes re-

grets attesteront que je n'étais pas indigne d'un bien si précieux.

O combien, dans les souvenirs de vingt-six années, je pourrais révéler de pensées généreuses, de mouvemens pleins de noblesse, de traits de bonté, de franchise, de délicatesse !.... Mais la vertu même a ses secrets, qu'elle ne confie que sous la condition du silence, à la plus parfaite intimité.

Sur la tombe, où, au milieu d'un concours nombreux et profondément ému (1), nous avons déposé ses restes inanimés, j'écrirai ces mots: *Tout à l'humanité, à la patrie, à l'amitié !*

Cadet Gassicourt laisse deux fils. Le plus jeune suit le barreau, où son père a paru un moment avec honneur. Indépendamment des connaissances propres au jurisconsulte, il possède une instruction littéraire qui lui a, de bonne heure, assuré une place parmi les savans hellénistes de la capitale.

Pharmacien et docteur en médecine, le fils aîné de Cadet Gassicourt lui succède dans sa pharmacie, et se propose de mettre en ordre et de publier le *Traité de la salubrité publique.* En applaudissant à son projet, nous l'inviterons à ne point borner là ses efforts. Qu'il ose tenter de nous rendre son père, de succéder pleinement à ses connais-

---

(1) On trouvera à la suite de cette *Notice* les discours prononcés sur la tombe de Cadet Gassicourt.

sances, à ses travaux, à son zèle infatigable pour le bien général. C'est le plus bel hommage qu'il puisse rendre à la mémoire de l'homme excellent, dont son pieux amour a embelli la vie et adouci les derniers momens (1). Remplacé par un fils, comme lui-même il remplaça son père, que Cadet Gassicourt s'applaudisse de voir rempli, même après sa mort, le désir de sa vie entière, et de servir encore les sciences et l'humanité dans le fils qu'il a élevé et qui le fera revivre.

---

(1) Le plus jeune des fils de Cadet Gassicourt, à l'époque de la mort de son père, était retenu à Nice près de sa mère, attaquée d'une maladie très-grave, et lui rendait des soins aussi pieux, mais qu'un plus heureux succès a couronnés.

Les obsèques de Cadet Gassicourt ont été célébrées le 23 novembre 1821. A l'instant où ses restes ont été déposés dans le sein de la terre, M. Hippolyte Cloquet, D. M., interprète de la Société de médecine de Paris, a exprimé les regrets des savans à qui cette perte récente venait d'enlever un collègue et un ami. Nous regrettons de n'avoir pu recueillir des paroles que M. H. Cloquet n'avait point confiées au papier.

Au nom de la Société libre de pharmacie et des rédacteurs du Bulletin de pharmacie, M. Boullay, pharmacien, membre de l'Académie de médecine, a dit :

« Quel motif nous réunit aujourd'hui dans cette » lugubre enceinte où tout respire la tristesse et le » deuil !

» Hélas ! s'il est pénible d'accompagner jusqu'à » sa tombe l'homme qui termine une longue et » honorable carrière, n'est-il pas bien plus dou- » loureux de venir y déposer les restes inanimés » d'un ami, enlevé, jeune encore, à tous les objets » de ses affections, aux sciences qu'il cultivait avec » fruit, aux lettres qui faisaient le charme de sa vie !

» Et nous, mes chers collègues, qui jouissions » des agrémens de sa société intime, qui avons été » à même d'apprécier la bonté de son cœur et l'é-

» tendue de son esprit, quel changement cette sé-
» paration vient apporter à la douce habitude que
» nous avions contractée de le voir souvent et de
» le chérir! Quel vide dans nos réunions, où la
» sévérité de nos travaux était si agréablement mo-
» dérée par l'attrait irrésistible de sa conversation!

» Infortuné confrère! malheureux Gassicourt!
» que ne peux-tu apprécier le chagrin que ta perte
» nous fait éprouver!...

» Mais, du moins, les larmes répandues sur ton
» tombeau par de nombreux amis, mêlées à celles
» de tes enfans, adouciront la douleur que leur
» cause ta mort prématurée.

P. F. G. B.

M. Cadet de Vaux, oncle de Cadet Gassicourt, s'est exprimé dans ces termes :

Aux mânes de Charles-Louis Cadet Gassicourt.

« La religion, d'accord avec la vanité des puis-
» sans de la terre, a, dès long-temps, consacré
» l'apparat des oraisons funèbres; et la tribune sa-
» crée retentit alors de ces éloges pompeux que
» l'opinion publique ne consent pas toujours à ra-
» tifier; car, pour l'orateur chrétien, tout grand
» devient un héros, ou se voit élevé aux honneurs
» de l'apothéose.

» Mais, de nos jours, la reconnaissance publique

» s'empresse de consacrer le tribut d'éloges auxquels, dans les rangs divers de la société, a droit de prétendre celui qui, s'étant ouvert la carrière des lettres, des sciences et des arts, a su honorer son pays; et quand, devenu citoyen du monde, il a consacré la science, moins à sa propre gloire qu'au bonheur de ses semblables, alors ce concert de louanges devient unanime : et c'est sur les tables de la philanthropie que doit être gravé son nom; car la mort se charge d'acquitter la dette de la vie qui ne sait que donner des à-comptes au mérite.

» A tous ces titres, Charles-Louis Cadet Gassicourt a droit aux hommages dont ses honorables collègues, justes appréciateurs de ses utiles travaux, se rendront les fidèles organes.

» Pour moi, je me borne à déposer un cyprès sur la tombe où repose ce neveu chéri, auquel j'ai la douleur de survivre, quand, touchant à mon seizième lustre, je devais, dans l'ordre naturel, payer, avant lui, à la mort ce tribut de l'humanité. Eh! que le *sit tibi terra levis*, consacré, par l'antiquité, au parent, à l'ami, au citoyen honorable, dont on se séparait à jamais, soit également notre adieu! »

CADET DE VAUX.

M. Eusèbe Salverte a dit :

« Messieurs,

» Il n'est pas un de nous à qui l'aspect de ce
» lieu ne rappelle quelqu'une de ces pertes irré-
» parables dont le souvenir ne s'efface point : il
» n'est pas un de nous en qui une sympathie
» naturelle ne réveille ce sentiment, quand nous
» rendons à leur dernière demeure les restes de
» Charles-Louis Cadet Gassicourt.

» Le tribut de regrets, d'amitié, je dirai même
» de reconnaissance que nous lui payons, sa vie
» entière l'a mérité.

» Littérateur, il avait donné de brillantes es-
» pérances ; écrivain politique, il se fit admirer par
» un talent rare pour joindre la clarté à l'élégance
» dans la discussion des matières les plus abstraites :
» mais sa vocation véritable, surtout dans les con-
» jonctures où il se trouvait placé, fut de cher-
» cher dans l'étude des sciences leurs applications
» les plus prochaines au bien-être de ses conci-
» toyens. Ce fut là son devoir, son besoin de tous
» les momens.

» Vous connaissez ses ouvrages ; ils remplissent
» à peine la moitié de sa vie.

» Pendant dix-neuf années, membre et secré-
» taire-rapporteur du conseil de salubrité établi
» près la préfecture de police de Paris, c'est là

» que Cadet Gassicourt remplissait son existence par des services obscurs, mais continuels, mais importans, mais utiles à la fois à la sûreté publique et à l'industrie particulière. Il s'applaudissait souvent de pouvoir concilier l'intérêt général et les intérêts privés, en indiquant aux hommes dont une profession insalubre était la ressource, les procédés nécessaires pour en conserver les avantages et en faire disparaître les inconvéniens.

» Un autre devoir l'arracha quelque temps à des devoirs qui lui étaient si chers. Appelé comme pharmacien au service des armées, il y portait son zèle et sa philanthropie : il ne put donc se borner aux fonctions paisibles de son état. On le vit sur le champ de Wagram concourir au pansement des blessés, au milieu du feu le plus meurtrier.... Tous les chirurgiens français en ont fait autant.... ; mais leurs exemples, quoique nombreux, sont si beaux, qu'on est toujours louable de les suivre.

» Animé des mêmes sentimens, dans des circonstances moins périlleuses, mais aussi moins brillantes, toutes les souscriptions de bienfaisance, toutes les sociétés qui se proposaient pour but le soulagement de l'infortune et la propagation des lumières, trouvèrent en lui un membre généreux, éclairé et infatigable.

» Plus d'une voix reconnaissante nous a révélé ce que jamais nous n'aurions appris de lui, avec

» quelle délicatesse il répandait ses bienfaits ; et
» il en a trop répandu pour que nous ne sachions
» point ce qu'il nous aurait dit bien moins encore,
» que souvent il a fait des ingrats.

» Oublions les ingrats comme il les oubliait lui-
» même dans le bonheur de sa vie intérieure.
» Adoré de ses enfans, chéri et vénéré de tous
» ceux qui l'entouraient, il eut, il conserva toute
» sa vie de vrais amis, et vous direz tous combien
» il était digne d'en avoir.

» Permettez-moi, Messieurs, de joindre à vos
» voix mon témoignage. J'en atteste son honneur,
» qu'un mensonge aurait indigné ; j'en atteste une
» amitié qui fera le regret du reste de ma vie, et que,
» pendant vingt-six ans, n'a pas troublée le plus
» léger nuage : Cadet Gassicourt avait le cœur
» aussi bon, aussi noble que son esprit était élevé ;
» Cadet Gassicourt n'a pas eu une pensée, pas
» une volonté qui ne fût essentiellement bienfai-
» sante.

» Une maladie longue et douloureuse, en met-
» tant son courage à l'épreuve, n'a point altéré un
» instant la sérénité de son ame. Les dernières pa-
» roles que l'abattement de ses forces lui ait permis
» de prononcer, ont été l'expression de sa ten-
» dresse pour un fils, le modèle des bons fils, comme
» Cadet Gassicourt a été le modèle des bons pères.

» Il n'est plus. Nous allons lui dire un éter-
» nel adieu. Si quelque étranger, surpris de notre
» nombre, demande : Est-ce un homme puissant

» par le rang et la richesse autour de qui se presse » un tel concours ? Est-ce un homme élevé aux » places les plus éminentes ? Nous lui répondrons : » Non, c'était notre ami ! c'était un véritable ami » de son pays, un véritable ami de l'humanité. »

E. S.

FIN.